

Les Cahiers de médiologie 11

N° 11 - PREMIER SEMESTRE 2001

Com \ Trans
muniquer \ mettre

Revue publiée avec le concours du
Centre National du Livre



Le Petit, Enfant orphelin, montagne et terre, 1911, d'après les photos prises à Sivas, 1912

CATHERINE BERTHO-LAVENIR

Les trois temps d'une histoire

Considérons l'histoire d'une guerre. Elle commence dans les Balkans. Parmi ses grands protagonistes la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis. Les pays en guerre sont des pays démocratiques. Il est donc décisif pour les gouvernements en place de s'assurer l'appui de l'opinion et de convaincre non seulement leurs propres citoyens mais aussi ceux des pays neutres de la justesse de leur cause. Ils répètent donc, partout et sur tous les tons, que leur cause est juste et qu'ils combattent pour que triomphe la civilisation et pour la liberté du monde.

À l'inverse, ils dressent de leur adversaire principal le portrait le plus noir possible. L'ennemi, dit la grande presse, ne recule devant aucune barbarie. Ses soldats chassent les réfugiés sur les routes, violent les femmes, s'attaquent même aux enfants. Bien sûr, seuls les États-Unis, grâce à la supériorité de leur armement, sont capables de donner la victoire aux alliés.

La propagande dans ce conflit occupe une place centrale. Les autorités politiques et militaires développent des discours soigneusement pesés, adaptés chacun à un public et à un média. Elles mobilisent les meilleurs professionnels de l'information, journalistes ou propriétaires de grands médias, et leur laissent le soin de mettre eux-mêmes en forme les images et les récits qui peuvent, le mieux, émouvoir l'opinion. D'autre part, elles utilisent les médias de façon différenciée. Dans les supports qui s'adressent au public le plus populaire, on trouve des récits simples, des images fortes, porteuses d'émotion. Des revues au tirage plus limité s'adressent aux milieux intellectuels. Des opinions divergentes, des

Louise Merzeau,
*Enfants croate,
musulman et
serbe, d'après
des photo-
graphies
d'Albert Kahn
de 1912,*
(montage
numérique et
ancien châssis
photographique),
1999

© Louise Merzeau,
avec l'autorisation
du Musée Albert
Kahn.

idées non conformistes ou même des critiques sur la conduite de la guerre peuvent s'y exprimer à condition qu'elles atteignent seulement un public choisi. En revanche, le système s'attache à disqualifier les opinions complètement hostiles à la guerre. Ceux qui contestent le bien fondé de l'engagement collectif ne peuvent absolument pas s'exprimer dans les médias de masse ; en France, précisément, l'auteur des critiques les plus importantes sur la façon dont est conduit le conflit est disqualifié dans le champ politique et perd sa position d'autorité au sein de la presse.

La mobilisation de l'opinion passe par un usage savant des images de la guerre. Si elles sont bien sûr multiples, elles n'en obéissent pas moins à des règles dominantes : montrer le moins possible les morts de son propre camp et, si on doit le faire, éviter de présenter des cadavres déchiquetés ; si l'on montre des morts de l'autre camp, ne présenter qu'exceptionnellement des images atroces ou insoutenables ; multiplier en revanche, aux actualités, des images du front, où la présence militaire calme et organisée donne une impression de maîtrise et de professionnalisme. Transport de matériel, arrivée de troupes fraîches, images prises à l'entraînement, voire images d'archives donnent une vision acceptable de la guerre. Toutes les prises de vue mettront en valeur les rapports cordiaux avec les populations locales ; sont exclues, pour des raisons techniques autant que pour des impératifs de communication, les images directes de combats ou de corps à corps.

Ces informations sur le déroulement de la guerre sont à sens unique. Bien que les communications soient techniquement possibles entre les pays belligérants, l'opinion des pays alliés n'a pratiquement pas de nouvelles directes de ce qui se passe dans le pays ennemi. Il n'y a pas de journalistes alliés à l'intérieur de la zone de combat ou dans le pays ennemi, à l'exception de rares représentants « neutres ». Les articles de la presse ennemie ne sont rapportés qu'indirectement à travers les médias neutres ou alliés. L'ensemble est contrôlé par les hauts commandements alliés et les militaires, qui sont dotés de services de communication spécialisés. Ils peuvent cependant compter sur l'efficacité des médias nationaux qui – sauf rares exceptions de peu d'audience – se sont mis volontiers au service de la mobilisation du pays, encouragés en cela par la réceptivité de l'opinion.

Bien entendu, la guerre dont il est ici question est la grande guerre, celle de 1914-1918, pas celle du Kosovo (mars-juin 1999).

Et pourtant tout est similaire, à ceci près qu'en 1914 le média populaire dominant est la presse quotidienne et non la télévision ; que, parmi les patrons de presse mobilisés, on relève le nom de lord Beaverbrook, propriétaire de *Daily Express*, ministre de l'information en Grande-Bretagne en 1918, et non ceux des

propriétaires de CNN ; que les porte-parole chargés de distiller les « bonnes » informations sont installés dans une « maison de la Presse » sise rue François Ier à Paris et non dans les locaux de l'OTAN ; et que l'homme de presse qui paye cher son opposition à la conduite de la guerre est Joseph Caillaux, patron du Figaro...

À presque un siècle de distance, les deux conflits des Balkans offrent des parallélismes troublants. Les types d'arguments invoqués par les protagonistes se ressemblent dans bien des domaines. L'idée, par exemple, qu'une guerre de techniciens est une guerre « propre », qui apparaît dès que la guerre, justement, devient plus technique, est ainsi développée dans *Le Temps* (prédécesseur du *Monde*), qui écrit le 14 août 1914 : « Les statistiques des dernières guerres démontrent que, plus les armes se perfectionnent, plus le nombre des pertes diminue »¹.

Au même moment, les récits d'atrocités ennemies entrent dans la propagande sans que, très vite, l'on réussisse à distinguer le vrai du faux, le probable de l'exagéré, dans une comptabilité impossible, où tenter ramener à sa réalité historique un assassinat, la destruction d'un village, l'expulsion de réfugiés, un massacre localisé, c'est immédiatement se faire suspecter de le minimiser, et, le minimisant, de l'excuser. Les massacres nourrissent les récits, la peur nourrit la légende, la légende nourrit la propagande, dans un cercle sans fin où la recherche de la « vérité » est elle-même instrumentalisée. Ainsi, en août-septembre 1914, la « légende des mains coupées » qui circule parmi les réfugiés dans le nord et l'est de la France envahie. Des récits, tous construits de la même façon, disent que les soldats allemands coupent les mains des petits enfants. La rumeur est fausse et vraie à la fois. Fausse, parce que les soldats allemands ne coupent pas délibérément les mains des enfants. Vraie, parce que, affolés par des francs tireurs, réels ou imaginés, ces mêmes soldats ont commis en plusieurs lieux des exactions contre les civils, atrocités que les populations racontent dans leur langage, donnant naissance à ces rumeurs². Ces dernières sont reprises par la presse populaire, puis par les propagandes officielles qui s'en emparent avec plus ou moins de circonspection. Les autorités françaises, par exemple, tentent d'arrêter la rumeur pour ne pas ajouter à l'affolement des populations évacuées, mais les « récits de mains coupées » réapparaissent dans les années suivantes aux États-Unis, dans les *bonds ralliés*, où les conférenciers de choc, qui rassemblent des fonds ou font campagne pour l'intervention américaine, savent que ce sont les récits horribles qui suscitent le mieux l'émotion et l'engagement.

Même la fin de l'histoire présente des traits similaires. C'est la presse, et notamment la presse anglo-saxonne, qui, une fois la guerre terminée, entreprend l'analyse critique de son propre rôle pendant le conflit. Aux États-Unis, Walter Lippmann, ancien dirigeant du *Committee for Public Information* chargé de la

1. Cité par Jean Baptiste Duroselle, *La Grande guerre des Français*, 1994, Perrin, 515 p., p. 70.
2. Jean - Jacques Becker et alii, *Guerre et cultures 1914-1918*, A. Colin, 1994, 443 p.

propagande de guerre, est le premier à revenir sur ses propres erreurs, exagérations et déformations dans un article publié en décembre 1919. En Grande-Bretagne, Gibb, célèbre correspondant de guerre, expose le premier ce que lui-même cachait en 1915-1916 : le désespoir des *tommies*, la brutalité des officiers, les horreurs des combats ³.

Institutions, sensibilités, techniques : les trois temps de l'histoire

Arrêtons là le parallèle. Que peut-il nous apprendre ? Certes pas que « rien ne change » et que l'histoire se répète. Ce serait une vision simplificatrice. Il nous indique plutôt qu'entre transmission et communication, construction immédiate de représentations communes et transmission dans l'histoire d'expériences collectives, il existe des entre-deux, des expériences qui s'inscrivent à la fois dans le temps immédiat de l'expérience partagée et dans le temps long de l'histoire. En d'autres termes, que nos contemporains ont « lu » la formidable entreprise de construction d'une même sensibilité collective entreprise par les médias et les gouvernements au moment de la guerre des Balkans, et plus précisément du Kosovo, à partir d'expériences complexes qui incluaient une expérience historique du statut de réfugié, le souvenir des bombardements américains de 1944, la mémoire des interventions américaines, l'expérience de la propagande, celle du récit d'atrocités.

Par ailleurs, cette comparaison brutale entre le récit des deux guerres commencées dans les Balkans, la « Grande » et l'autre, montre comment autour d'un même événement et de sa perception s'articulent des temporalités différentes. Les considérer tour à tour permettrait sans doute de répondre à cette question : pourquoi, lorsque tout change, rien ne change ? Depuis 1918, les techniques de communication se sont transformées et l'on ne cesse de s'extasier sur leurs performances. Finies les caméras sur pied fragiles et encombrantes que quelques opérateurs fous ont plantées à la sortie des tranchées lors d'une attaque anglaise. On dispose aujourd'hui de caméras numériques, d'ordinateurs portables et d'antennes légères qui devraient permettre à des journalistes d'envoyer des images et des informations depuis partout. Or le spectateur moyen n'en savait guère plus en 1999 sur ce qui se passait à l'intérieur du Kosovo que le Français ordinaire ne savait ce qui se passait derrière les lignes allemandes en 1916. Les télévisions mondiales, CNN comprise, ont les moyens de faire pénétrer dans les foyers, tous les jours, des images neuves. Or qu'avons-nous vu en 1999 ? Des images convenues de troupes au repos, de matériel flambant neuf, d'observateurs la jumelle à la main, scrutant la ligne de front et de possibles mouvements

3. J. Michael Sproule, *Propaganda and democracy. The American Experience of Media and Mass Persuasion*, Cambridge University Press, 1997, 331 p.

ennemis qui rappelaient bizarrement les mêmes images tournées en 1916 pour les actualités cinématographiques.

Or, dans ces médias tout neufs, qu'avons-nous entendu, sinon des propos très anciens ? Par exemple, qu'il s'agissait d'une guerre technique, aux frappes chirurgicales, faisant, comme l'écrivait *Le Temps* en 1914, d'autant moins de morts que les matériels étaient perfectionnés. Et lorsqu'en 1999, des voix contestataires se sont élevées pour signaler que les choses étaient peut-être différentes de ce qu'elles paraissaient être, on a constaté que l'ensemble des médias et des institutions se débrouillait assez bien pour cantonner les opinions indésirables dans un cercle restreint. Certes, nul n'a été, comme Caillaux, mis en prison par un Clémenceau inflexible. Le jeu, dira-t-on, n'en valait pas la chandelle, et la patrie – la nôtre – n'était pas en danger.

Mais pourquoi est-il si facile de retrouver des parallèles entre ce qui s'est passé en 1916 et 1999 dans l'ordre des images, des institutions et du politique alors que la technologie a, bien évidemment, fortement évolué ? La réponse est à chercher, ce me semble, du côté des systèmes techniques – qui sont toujours des systèmes socio-techniques. Ces derniers ne prennent corps et sens qu'à travers des institutions, des organismes collectifs, des usages qu'ils configurent et qui les configurent. Or les institutions et les cultures collectives ont une temporalité différente et, en ce qui concerne la guerre et le sentiment de l'identité collective, elles évoluent sans doute plus lentement que les technologies.

Un certain nombre d'éléments fondamentaux de l'ordre politique n'ont, par exemple, sans doute pas changé en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis depuis 1916. Ces trois pays étaient et sont des démocraties représentatives, des sociétés urbaines où existent des médias populaires (presse populaire en 1916, télévision en 1999). Les gouvernements doivent, lorsqu'ils font la guerre, convaincre leurs électeurs et leurs citoyens ; on ne les enverra pas au front, en tout ou en partie, sans faire l'effort de leur dire pourquoi ; et les médias de masse sont mobilisés dans cette entreprise. Ceci n'explique pas, en revanche, la récurrence de certains thèmes fondamentaux de la propagande, tels que l'idée que la guerre peut être « technique », la répugnance à montrer les morts, la façon dont circulent les récits d'atrocité, leur utilisation, la figure du bombardé, du réfugié... Ces figures du discours sur la guerre⁴ plongent sans doute plus profondément leurs racines dans la culture du monde occidental et renvoient à la figure de l'individu, du citoyen, de la liberté, de la famille, de la propriété, à la notion de bonheur et de sacrifice, au territoire et aux rôles masculins, à tous les traits fondamentaux de sociétés mises à nu par la guerre. L'image que nous nous faisons de nos sociétés en guerre et des autres se construit sur ces traits majeurs dont l'évolution, sans doute, n'est pas rapide.

4. Hélène Simeux, *Les figures de la guerre*, 1997, 270 p.

5. Fabrice d'Almeida, *Images et propagande*, Casterman, 1995, 191 p.

Par ailleurs, il s'est construit dans notre pays, en un siècle et deux conflits majeurs, une anthropologie de la guerre dont l'expérience s'est fixée dans la culture occidentale. Les convois de réfugiés font partie de la mémoire collective des Français, du moins de la moitié la plus âgée d'entre eux. Être bombardé par les Américains, même pour la bonne cause, cela dit quelque chose aux habitants de Caen, Brest ou Saint-Nazaire. Fuir dans un chariot attelé à un tracteur aussi. Il s'est construit par ailleurs une culture de la propagande à la fois du côté des émetteurs et de celui des populations. Des institutions se sont structurées et ont produit des savoir-faire aujourd'hui codifiés (même s'ils sont mis en œuvre avec des talents inégaux). Au savoir-faire des uns, codifié finalement dans ses grandes lignes dès 1915, considérablement amélioré par les organismes *ad hoc* aux États-Unis en 1942 et 1945, et adapté à l'économie de la télévision globale après la guerre du Golfe, répond le *savoir-regarder* des autres qui se sont – malheureusement – constitué une culture collective de la catastrophe humanitaire et une galerie de portraits de méchants – Saddam Hussein avant Milosevic. Le fait que les techniques changent ne suffit pas à déterminer des transformations radicales dans les processus mis en œuvre pour convaincre et organiser. Il existe des savoir-faire de la propagande qui se construisent, se répètent, se perfectionnent et se réinvestissent⁵. Il existe des procédés rhétoriques de la conviction que repère l'analyse du discours. Par ailleurs le poids des institutions ou des organismes qui médiatisent le discours (l'armée, la presse) demande que l'on s'intéresse à l'histoire des institutions.

La médiologie nous demande de considérer dans la production des idéaux, des sentiments collectifs et des représentations leurs supports techniques. Cette attention portée à ce qui supporte le message permet une pratique, construit une expérience, nous entraîne à une autre curiosité : un intérêt pour les décalages dans le temps qu'entraîne le télescopage des dimensions du social. Or la question est complexe. Le temps du politique est-il court – je veux me faire réélire demain – ou long – depuis deux siècles que nous sommes en démocratie ? Le temps du technique est-il bref – le numérique, ici, tout de suite – ou long – les mêmes photographies en 1916 et 1999 ? Le temps de l'expérience collective est-il ponctuel – communions à l'instant même dans le souvenir de lady Diana – ou très long – mon grand-père aussi m'a raconté l'exode ? L'expérience collective de la guerre et de la propagande nous invite à articuler les trois niveaux de réalité qui forment les éléments de base d'une approche médiologique : d'une part le changement technique, d'autre part le changement culturel, enfin celui des institutions. Soyons attentifs à leurs temporalités multiples.